

LA CITADINE ET LE MONDE DU TRAVAIL CHEZ ZOLA: CAS PARTICULIER DES VENDEUSES DANS *AU BONHEUR DES DAMES*

SUZANNE ROUX
Universidad de Granada

L'objectif de Zola dans les *Rougon-Macquard* est bien connu —peinture sociale et satirique d'une famille du Second Empire, peinture qui s'appuie sur la ferme croyance d'un déterminisme biologique—. Ne nous appesantissons donc pas sur cet objectif général, et voyons plutôt les intentions de Zola lorsqu'il entreprend la rédaction de *Au bonheur des dames*. La lecture des Ebauches est explicite à ce sujet:

“Je veux faire le poème de l'activité moderne..., aller avec le siècle, exprimer le siècle, qui est un siècle d'action et de conquête, d'efforts dans tous les sens”.

Mais il veut également y exprimer “la toute puissance de la femme, l'odeur de la femme domine tout le magasin”.

On trouvera donc ces deux aspects essentiels:

— l'avènement d'une nouvelle conception du commerce, un commerce capitaliste qui certes portera préjudice à la petite boutique traditionnelle, mais qui, en dépit du silence de Zola sur ce point, favorisera la naissance d'autres types de petits commerces: gargotes, garnis, tapissiers, etc... Remarquons que dans cette seconde moitié du XIXe s., la réussite commerciale du type de celle d'Octave Mouret au Bonheur des Dames et pensons alors au Louvre, Bon Marché, Le Printemps, le magasin Saint-Joseph, est relativement honnête, car elle ne repose plus sur des affaires véreuses propres au Second Empire et où Saccard est maître en la question dans *La Curée*.

— et le second aspect essentiel est précisément l'élément fondamental du succès foudroyant de ce type de commerce: la femme. D'abord la cliente et son pouvoir d'achat potentiel

comme objectif à atteindre, mais aussi la vendeuse comme rouage “vital” de cette monstrueuse machine qu’est le grand magasin.

Inutile de dire que les deux sont manipulées, mais la défense du faible est importante pour Zola, ainsi Ana Krakowki, dans son étude particulièrement intéressante sur “La condition de la femme dans l’oeuvre d’Emile Zola”, note: “il s’indigne du sort fait au faible par le fort ou à la femme par l’homme”.

En ne nous en tenant qu’à la situation de la vendeuse qui est davantage l’objet de notre étude, nous observerons donc comment il se produit une évolution de sa situation, parallèlement à l’infléchissement si net de l’action qui est d’ailleurs souligné tout au long du roman par l’espèce de leitmotiv concernant la vengeance future de la Femme, comme Fatum:

“Il y en aura une qui vengera les autres, c’est fatal” dit le baron Hartmann à la page 116. Et c’est ce que ressent d’ailleurs Octave Mouret à la fin du roman lorsqu’il évoque “l’image fière et vengeresse de Denise, dont il sentait le talon victorieux sur sa gorge”. Bien évidemment cette vengeance est personnifiée par Denise.

Puisque nous mentionnons cette évolution positive des conditions de travail de la vendeuse, il conviendrait de faire une ébauche rapide de la condition des travailleuses au XIX^e s.; siècle d’un capitalisme sauvage et pendant lequel les lois sociales protectrices tantôt marche en avant tantôt à reculons ¹, ont été revendiquées dans les larmes et le sang même. Rappelons les deux grands noms de la défense des droits de la femme, avant 1848. Flora Tristan qui mourut à la tâche, et après Jeanne Deroin. A cette époque il se produit une unanimité contre le travail féminin, comme valeur marchande: unanimité des patrons (les femmes représentant une main d’oeuvre de réserve facilement exploitable) des petits commerçants (qui préféraient le travail des femmes comme valeur non marchande au travers de leurs épouses et filles) et des ouvriers et syndicalistes (les femmes représentant une concurrence sur le marché du travail déjà si dur ²).

Eugénie Niboyet dans *La Voix des femmes* du 20 mars 1848 précise d’une façon détaillée les conditions de travail des femmes qui traduisent non seulement leur exploitation mais aussi leur état de ségrégation par rapport aux hommes.

Et Jeanne Deroin dans *L’opinion des femmes* du 28 janvier 1848 proteste ainsi:

“Pauvres femmes qui auraient peut-être été préservées de la honte, si l’on eut trouvé pour elles un milieu entre la nécessité d’être ménagères ou courtisanes et qui auraient préféré au droit du mariage le droit du travail”. Ce droit au travail, principale revendication de Flora Tristan, fut inscrit dans la déclaration du gouvernement provisoire de la République comme un droit de tous les citoyens.

Par la suite pour lutter contre le chômage féminin, des ateliers nationaux furent créés, ils fonctionnèrent plus ou moins bien, et guère longtemps.

¹ Remarquons qu’un décret du Gouvernement Provisoire du 2 mars 1848 diminuait d’une heure la journée de travail qui se situait donc à 10 heures pour Paris et 11 heures pour la province. Or nos vendeuses du *Bonheur des Dames* travaillaient 13 heures par jour.

² Certes le marché du travail est pauvre, or il y a à Paris 40 à 50% de femmes célibataires qui n’ont donc que leur force de travail pour vivre. Ceci explique l’importance de la prostitution.

Comme le reconnaît Andrée Michel dans son ouvrage *Le féminisme*, tout au long de ce XIX^e s. les femmes ont dénoncé leur situation, dans leur praxis ou dans leur discours “mais elles n’ont pas encore acquis la conception d’une justice distributive qui supprimerait les privilèges et le paternalisme”.

Pour revenir à nos vendeuses du *Bonheur des Dames*, remarquons cependant que Denise se détache du collectif auquel elle appartient. Elle analyse les choses d’une façon lucide et intelligente, elle expose ses idées sans crainte sur un plan d’égalité, à tout moment, et semble avoir acquis ce degré de conscience dont parle Andrée Michel. En effet Zola écrit à son sujet:

“Elle voyait l’immense bazar idéal, le phalanstère du négoce où chacun aurait sa part exacte des bénéfices, selon ses mérites, avec la certitude du lendemain, assurée, à l’aide d’un contrat”, p. 438. On peut penser que Zola au travers de Denise anticipe donc ce modèle de femme moderne ayant des aptitudes ou une vocation professionnelle qu’elle met en pratique sans attitude ou arrière-pensée sexiste. Cependant le doute peut surgir à la fin du roman, Denise se réduira-t-elle à son rôle d’épouse d’O. Mouret (serait-ce là sa victoire?) ou bien continuera-t-elle son rôle de conseillère éclairée à la direction? (tel semble être plutôt le dénouement qui confirmerait l’infléchissement de l’action auquel nous avons déjà fait allusion).

Louis Chevalier dans *Classes laborieuses et classes dangereuses* reconnaît l’importance de la documentation qualitative formée par toutes les oeuvres littéraires de Balzac, Sue, Daudet ou Zola pour les recherches sur l’histoire sociale du XIX^e s. Documentation qualitative qui coïncide bien souvent avec la documentation quantitative faite des statistiques de l’époque, des chiffres donnés par les commissariats de quartiers ou les hôpitaux, etc... Bien que L. Chevalier reproche à Zola son déterminisme biologique et des inexactitudes: “Que de contractions il nous faudrait au contraire noter entre l’histoire sociale de Paris pendant le Second Empire et le tableau que nous en présente Zola”, nous pouvons cependant penser qu’en ce qui concerne les conditions de travail et les moeurs de ces femmes employées des grands magasins, l’objectivité de l’auteur n’est pas à mettre en question, étant donnée sa méthode de travail. En effet, les sources d’information de Zola ne pouvaient être mieux placées; Messieurs Fèvre, directeur associé du Louvre, Beauchamp, ancien chef de comptoir au Louvre, Carbonnaux, chef de rayon au Bon Marché et Melle Dulit, employée au magasin Saint-Joseph. D’autre part, il visita, enquêta personnellement et minutieusement pendant deux mois dans ces grands magasins. Documentation sérieuse et sûre peut-on en conclure.

Voyons donc de plus près la peinture que nous fait Zola de cette catégorie professionnelle, les vendeuses, dans une localisations spatiale et temporelle bien définie, en la comparant dans la mesure du possible à certaines données quantitatives.

Le rythme d’accroissement de la population de Paris atteignait ses taux les plus forts entre 1872 et 1881, et le recensement de 1861 contenait pour la première fois la répartition des Parisiens par départements d’origine et traduisait le renforcement constant d’une immigration jeune, ouvrière, mais aussi vers d’autres secteurs professionnels. L. Chevalier remarque bien sur “l’attraction qu’exerce sur les jeunes les professions les plus rentables, les plus payantes, les moins fatigantes, celles qui demandent non pas l’effort physique, mais la souplesse, l’adaptation, celles que l’évolution économique entasse dans le Paris du commerce... des plaisirs”.

Nous constatons que toutes ces jeunes femmes, d’origine modeste, décrites par Zola

proviennent d'une immigration des quatre coins de la France. Seul le sud-ouest, si l'on divisait grossièrement la France en quartiers, n'est pas représenté:

Melle de Fontenailles vient du Poitou,
Pauline Cugnot d'Eure et Loir (Chartres)
Denise Baudu de Normandie (Valognes)
Mme Lhomme est originarie d'Alsace
Clara Prunaire de Haute-Marne (Langres)
Marguerite Vadon d'Isère (Grenoble), etc...

Cette immigration, qu'on ne peut considérer totalement ni comme une immigration de prospérité ou de victoire, ni comme une immigration de misère ou de défaite selon le schéma de Louis Chevalier, répond à des motivations diverses qui ne sont pas exclusives les unes des autres.

Il est bien évident que la principale est la lutte pour survivre. Dans cette lutte pour la survie individuelle ou de la famille, il conviendrait de remarquer ces femmes, épouses ou filles, comme Mme. Baudu née Hauchecorne, sa fille Geneviève ou Mme. Robineau qui représentent ce travail comme production non-marchande, autre aspect de l'exploitation des femmes au XIX^{ème} s. Le petit commerce ne pouvait pas survivre, étant donné la concurrence acharnée, sans l'aide non rémunérée de ces femmes: "personnes soumises qui ne se permettaient jamais d'intervenir".

Nous verrons un peu plus bas quelques caractéristiques et conséquences de cette lutte pour l'existence.

Pour certaines, ce travail de vendeuse dans un grand magasin à Paris peut représenter un alibi ou une preuve de garantie morale. Citons le cas de la fille-mère, Marguerite Vadon, qui monte à la capitale pour y cacher sa faute et son enfant; ou le cas de Clara Prunaire, type de la lorette, dont Zola écrit:

"Elle se montrait paresseuse à la vente, se moquant de l'argent, en gagnant davantage au-dehors et sans fatigue" (p. 133).

"Clara était un scandale, avait trois entreteneurs, sans compter la queue d'amants de hasard, qu'elle traînait derrière elle; et si elle ne quittait pas le magasin, ou elle travaillait le moins possible, dans le dédain d'un argent gagné plus agréablement ailleurs, c'était pour se couvrir aux yeux de sa famille" (p. 180).

Enfin ce travail peut répondre à une certaine vocation: et c'est le cas de Denise.

On sent en effet chez elle un besoin de la vente, des aptitudes, un don pour l'activité commerciale; et cela dès le début du roman:

"Ses yeux retournaient toujours au Bonheur des Dames, comme si la vendeuse en elle avait eu le besoin de se réchauffer au flamboiement de cette grande vente" (p. 46).

Remarquons la façon dont elle s'affirme, toujours dans la douceur et la délicatesse, auprès de sa famille, les Baudu, et du reste des petits commerçants du quartier — analysant le succès et l'avenir de ce nouveau type de commerce qu'est le grand magasin, alors que tous y sont

hostiles, montrant “des idées larges et nouvelles”-, ainsi qu’au sein même de son travail. Elle va en effet s’y révéler victorieuse d’abord en tant que vendeuse, puis comme conseillère à la direction, efficace et bienveillante pour la situation de ses compagnes.

Henri Mitterant écrit dans la préface de l’ouvrage d’Ana Krakowski que Denise représente “la lutte des femmes pour la dignité et le bonheur, dans un monde qui leur reste plus sévère qu’aux hommes”.

Ce sens du commerce, de l’ordre, de l’organisation qui semble inhérent à Denise³ confirme que Zola, comme Taine, croit bien que la femme ou la française tout du moins a des dispositions particulières pour le commerce. Et d’une façon plus générale, nous voyons combien Zola a foi en la femme vertueuse, courageuse, généreuse et régénératrice.

Arrêtons-nous maintenant sur les conditions de travail. Elles sont loin d’être aussi inhumaines que celles des mines ou même de la campagne. Cependant il serait injuste de ne pas voir la dure besogne de ces vendeuses, devant accomplir 13 heures par jour “d’un travail auquel des hommes auraient succombé”, avec des revenus qui sont très variables. Remarquons à ce sujet, que Denise est embauchée sans appointements fixes avec le tant pour cent et la guele sur les ventes seulement. Quelques mois plus tard, on lui donnera un fixe de 300 fr. par an. Après son renvoi et son retour, ce fixe passera à 1.000 frs., puis à 2.000 lorsqu’elle est nommée seconde, avec 5.000 de pourcentage. (A. Krakowski affirme qu’une vendeuse ordinaire arrivait tout juste à 2.500 frs. en tout.) Nous observons donc un éventail de salaires très ouvert.

Certes les vendeuses sont logées et nourries, mais dans quelles conditions!... Logées sous les combles, dans une “promiscuité de caserne”, souffrant d’un froid glacial en hiver, et sous-alimentées, puisque la direction ne donne au cuisinier qu’1 fr. 50 par jour et par personne.

Elles doivent supporter une absence totale de sûreté dans l’emploi: pendant la morte saison d’été, les renvois s’effectuent en masse. Pour illustrer cette situation, maintes citations pourraient être faites:

“Elle agonisait de fatigue, mal nourrie, mal traitée, sous la continuelle menace d’un renvoi brutal” (p. 169).

Les licenciements totalement arbitraires sont acceptés par le collectif, dans la crainte de chacun d’être également touché:

“L’usine chôlait, on supprimait le pain aux ouvriers, tant pis pour ceux qui ne savaient pas se tailler leur part”. Sauve qui peut...

Un système presque carcellaire leur interdit, de se recevoir dans leur chambre, de sortir prendre un café après le déjeuner (de retour au travail, elles risqueraient d’être trop distraites), de se marier sans autorisation de la direction, de tomber enceinte...

Ce contrôle absolu de la vie individuelle de la vendeuse au sein du magasin se fait particulièrement révoltant lors des déclarations de Bourdoncle, conseiller d’O. Mouret, déclarations suscitées par le travail d’appoint effectué la nuit par Denise:

³ “Elle ne pouvait s’occuper d’une chose, voir fonctionner une besogne, sans être travaillée du besoin de mettre de l’ordre, d’améliorer le mécanisme”. *Au bonheur des dames*, p. 437.

“Si elles travaillaient à leur compte la nuit, elles travaillaient moins dans le jour au magasin, c’était clair; elles les volaient donc, elles risquaient leur santé qui ne leur appartenait pas. La nuit était faite pour dormir, toutes devaient dormir, ou bien on les flanquait dehors”. (p. 220).

Cette situation pousse la majorité d’entre elles à prendre un amant, tel qu’il en ressort des conversations de Zola avec Melle Dulit. Denise elle-même pensera à cette éventualité lorsqu’elle se trouve dans la misère totale après son renvoi (p. 241).

Il est clair que Zola crie l’injustice qui est faite à ces femmes, il revendique la nécessité de réformes sociales, de mesures protectrices, et il s’identifie à Denise dans sa révolte magnifique de la page 437:

“Cette vie de chien battu rendait mauvaises les meilleures, et le triste défile commençait: toutes mangées par le métier avant 40 ans, disparaissant, tombait à l’inconnu, beaucoup mortes à la peine, phtisiques ou anémiques, de fatigue et de mauvais air, quelques unes roulées au trottoir, les plus heureuses mariées, enterées au fond d’une petite boutique de province. Était-ce humain, était-ce juste, cette consommation de chair que les grands magasins faisaient chaque année?”.

Sous l’influence de Denise, des réformes vont être apportées à la situation de ces femmes. Ces réformes inspirées à Zola par celles de Mme. Boucicaut au bon marché dans les années 1880 sont un autre des anachronismes du roman ⁴. Parmi ces initiatives sociales, notons le système de congés pendant les mortes saisons, la création d’une caisse de secours mutuels qui mettait à l’abri des chômages forcés et assurait une retraite, la présence d’un médecin et d’autres encore concernant les loisirs et la culture. Toutes ces améliorations font dire que “chaque année les employés de commerce prenaient un meilleur genre” ou bien font parler “d’une montée naturelle vers la bourgeoisie, à mesure que leur sort s’améliorait”.

Ces conditions purement matérielles de travail que nous venons de voir permettent donc aux vendeuses de vivre, de survivre ou de mal-vivre; mais d’autres difficultés d’ordre moral produisent un effet de dégénérescence sur ce collectif féminin.

Comme le rappelle A. Krakowski, le régime de Napoléon III a encouragé l’exploitation des masses. En effet, il a favorisé d’une part un capitalisme sauvage et d’autre part un esprit de fête, un goût des apparences, une passion des dépenses.

Nous voyons donc ces femmes victimes de ce commerce qui repose pour sa meilleure marche, sur la lutte pour l’existence. A ce sujet, on pourrait réaliser un relevé lexical exhaustif de ce champ sémantique. Des expressions comme “lutte pour l’existence”, “exploitation”, “exploiter les appétits des autres”, “laisser les gros manger les petits”, “lutte des appétits”, etc... se multiplient itérativement. Remarquons l’expressivité de Zola dans les phrases suivantes:

“La sourde hostilité des gens à table qui n’aiment pas se serrer pour faire place aux faims des autres” (p. 87).

“Marguerite et Clara la poursuivaient d’une haine instinctive, serraient les rangs pour ne pas être mangées par cette nouvelle venue” (p. 168).

⁴ En ce qui concerne l’étude d’autres anachronismes voir la préface de Jeanne Gaillard.

Octave Mouret perfectionne sans cesse, d'une façon presque machiavélique, les mécanismes permettant d'aiguillonner et de contrôler la lutte pour l'existence des membres de son personnel. Sa théorie est encore résumée à la page 214:

“Cette lutte des appétits, cette poussée des uns sur les autres, était comme le bon fonctionnement même de la machine, ce qui engrageait la vente et allumait cette flambée du succès dont Paris s'étonnait”.

Cette situation des vendeurs nous rappelle clairement les théories de Buret sur la condition du prolétaire parisien comparée à celle du sauvage, à cause de l'incertitude de leur existence:

“Premier trait de ressemblance qui rapproche le pauvre du sauvage: pour le prolétaire de l'industrie comme pour le sauvage, la vie est à la merci des chances du jeu, des caprices du hasard: aujourd'hui bonne chasse et salaire, demain chasse infructueuse ou chômage: aujourd'hui l'abondance et demain la famine”⁵.

(Rappelons au passage que Denise restera plusieurs jours sans manger après son renvoi).

Il est évident donc que cette lutte pour l'existence va détériorer les relations humaines au sein de ces vendeuses, provoquant l'envie, la jalousie, la perfidie, la diffamation, bref un manque total de solidarité.

D'autre part, ces vendeuses qui ne sont ni des ouvrières ni des petites bourgeoises, habillées cependant de robes de soie au rayon des confections⁶ sont en contact permanent avec le luxe, le luxe du magasin, des articles, la féerie de la décoration, des étalages qui spéculent sur tous les sentiments, le pouvoir d'achat des clientes qu'elles voudraient imiter, jusque dans leur mise extérieure. Tout cela provoque en elles un déséquilibre qui fait qu'elles ne savent plus ce qu'elles sont. Beaucoup, comme nous l'avons déjà dit prennent un amant pour pouvoir subvenir à leur besoin de dépenses toujours croissant; elles adoptent de fausses élégances, offrent “une éducation de frottement, le vernis qui s'écaille des filles déclassées”.

Cette situation est profondément et douloureusement ressentie par Zola qui ne culpabilise en aucun cas ces femmes; “Le pis était leur situation neutre, mal déterminée, entre la boutiquière et la dame. Ainsi jetées dans le luxe, souvent sans instruction première, elles formaient une classe à part, innommée. Leurs misères et leurs vices venaient de là”. (p. 387).

Ainsi ne nous laissons pas leurrer par ce faste du grand magasin et cette abondance de produits, par ce finale heureux propre d'un roman populaire, et soyons plus sensible à ce chant élégiaque, souvent de pure révolte contre la situation de ces femmes, que Zola manifeste tout au long du roman à titre d'enseignement: “il nous incombe de dévoiler et de changer” a-t-il écrit.

⁵ L. CHEVALIER, op., cit., p. 259.

⁶ Rappelons ce trait ironique et terrible de la p. 171: “misère noire, misère en robe de soie”.

BIBLIGRAPHIE:

BLANCHARD, M. *Le Second Empire*, Colin, Paris, 1950.

CHEVALIER, L. *Classes laborieuses et classes dangereuses à Paris, pendant la première moitié du XIX s.*, Paris, coll. Poche 1984.

KRAKOWSKI, A., *La femme dans l'oeuvre de Emile Zola*, Nizet, Paris, 1974.

MARTINO, P., *Le roman réaliste sous le second empire*, Hachette, Paris, 1913.

MICHEL, A., *Le féminisme*, P.U.F., coll. Que sais-je?, Paris, 1981.

TAINE, *Graind'orge*, Hachette, Paris, 1983.

THOMAS, E., *Les femmes de 1848*, P.U.F.

ZOLA, E., *Au bonheur des dames*, Gallimard coll. Folio n° 1.242, Paris, 1980.